

« Arthur m'a permis de me plonger dans ma propre histoire. »

Thérèse Rock-Picard

Number 132, June–July 2007

Le pays d'Arthur Lamothe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rock-Picard, T. (2007). « Arthur m'a permis de me plonger dans ma propre histoire. ». *24 images*, (132), 25–26.

« Arthur m'a permis de me plonger dans ma propre histoire. »

par Thérèse Rock-Picard



Thérèse Rock-Picard en compagnie d'Arthur Lamothe, de Mathieu André et d'Eugène Vollant. Tournage d'un des épisodes de la série «Carcajou et le péril blanc»

Thérèse Rock-Picard est devenue à partir de 1974 une précieuse collaboratrice d'Arthur Lamothe, agissant comme interprète lors des tournages. Elle prend également la parole dans plusieurs films du cinéaste, notamment dans *Mémoire battante*. Elle parle ici de sa rencontre avec Lamothe et de l'importance de son œuvre pour les autochtones.

J'ai grandi et pratiquement toujours vécu dans la communauté montagnaise de Betsiamites. J'ai dû quelquefois quitter le village avec ma famille au cours de mon enfance, lorsque mon père travaillait comme bûcheron, puis plus tard sur des chantiers d'Hydro-Québec. C'est ainsi qu'on l'a suivi durant un an sur le chantier de Labrieville au lac Cassé. J'ai ensuite été menée au pensionnat pour Indiens de Sept-Îles pour une année, puis, comme il n'y avait pas d'école secondaire dans mon village,

j'ai dû me rendre étudier à Baie-Comeau. À douze, treize ans, quand on n'a jamais fréquenté d'enfants québécois, on ressent très fortement ce qui nous différencie d'eux. On est amené à faire de nouveaux contacts assez surprenants! Nous étions juste trois de ma communauté dans la classe, et la relation avec nos nouvelles copines était parfois difficile. Il n'y avait pas forcément d'animosité à notre égard, mais cela nous demandait une grande adaptation. La nourriture était différente et la communication avec les professeurs exigeante, car il fallait parler français et *vivre* en français, alors qu'à la maison, même si nous savions parler français, nous vivions en montagnais. J'y ai aussi appris l'histoire officielle du Canada, celle des colons, des bons jésuites, des soldats français et des Hurons, qui étaient plus proches des Français et avaient rapidement adopté la religion catholique. J'étais donc du côté de l'intendant Bigot et détestais les méchants Iroquois pour ce qu'ils avaient fait aux fidèles.



Coll. : Arthur Lamothe

Image tirée de la série « Carcajou et le péril blanc ».

les Hurons. Jamais, durant tout mon primaire, les enseignants, des religieux, n'ont semblé faire le rapprochement entre ces Iroquois et nous. Pourtant, nous étions des autochtones, comme eux. Aux yeux des enseignants, nous n'existions pas vraiment.

Quelques années plus tard, Arthur Lamothe, qui avait écrit un projet avec Rémi Savard, est arrivé dans ma vie. À ce moment-là, le cinéma m'était totalement inconnu. Lamothe m'avait été présenté par l'entremise du curé Houle. Je travaillais alors pour les services sociaux de la Côte-Nord, ce qui m'amenait souvent à faire le lien entre les membres de ma communauté et les agents des services sociaux. Lamothe m'a fait lire un synopsis qui a immédiatement piqué ma curiosité. Il m'a demandé de quelle façon on pourrait retravailler ce synopsis et si j'étais disposée à l'aider à trouver des gens qui pourraient le renseigner sur les territoires de chasse, et le territoire en général. À la suite à cette rencontre, il est arrivé avec une équipe de tournage, mais sans nous proposer d'horaire. Il fallait s'adapter à la disponibilité des gens. Lui et son équipe devaient donc demeurer sur place et, comme les auberges étaient rares à Betsiamites, je les ai hébergés, en plus de travailler avec eux. De cette rencontre est née une grande amitié entre Arthur et moi. Plus tard, j'ai appris qu'il projetait de travailler à Schefferville pour y faire une chronique sur les Indiens du Nord-Est, ce qui a donné « Carcajou et le péril blanc ». J'étais en vacances et je lui ai demandé si je pouvais l'accompagner. Il m'a répondu « Oui ! » tout bonnement. Nous avons rencontré là des gens qu'Arthur connaissait déjà et c'est ainsi que j'ai découvert ce qu'était une véritable expédition de tournage. Ce n'était pas seulement un titre et des images, mais un vrai travail. Et je me rendais compte que les gens qui travaillaient pour Lamothe avaient à peu près la même vision que lui du sujet qu'ils abordaient.

Je peux dire que cette expérience et toutes ces années passées auprès de lui ont vraiment été marquantes pour moi. Avant de le rencontrer, je m'étais laissé assimiler à la société québécoise, sans m'en rendre compte. Je m'accommodais de cette situation grâce à l'expérience que j'avais acquise du monde des Blancs : j'y avais terminé mes études, y avais même travaillé. Ce monde était devenu le

mien. Alors, Arthur est arrivé chez moi avec son projet et m'a pour ainsi dire éveillée, il m'a permis de plonger dans ma propre histoire grâce à la conviction qu'il avait de l'importance de ce qu'il faisait, mais aussi grâce à la force des rencontres, des récits et des vies qu'il nous donnait à découvrir. Mon monde faisait soudainement partie de l'histoire du Canada, nous y avions notre place. Ces films m'ont appris la géographie du territoire, et en écoutant et traduisant les paroles des gens, je réalisais qu'ils étaient de véritables « encyclopédies », chargés de connaissances. Ils parlaient d'une tout autre vie que celle dans laquelle je m'enlisais, une vie plus proche de la nature et des membres de la communauté. Je me suis aperçue à quel point j'étais assimilée, car il ne me restait plus de ma culture que des souvenirs d'enfance et ma langue maternelle, le montagnais, que je maîtrisais toujours. Grâce à cette clé offerte par la langue, et grâce à Arthur, j'ai pu retrouver ce que j'avais perdu. J'allais de découverte en découverte. Je comprenais que, nous, les autochtones, vivions sur un territoire qui nous glissait comme un tapis sous les pieds, sans que l'on dise un mot. Nous supportions cette situation avec résignation : nous sommes de nature conciliante, on ne fait pas de « sparages », comme Arthur le disait souvent. On privilégie la politesse et le respect. Je veux bien croire que ce sont des vertus, mais comment peut-on tolérer tout ça ? J'étais tour à tour choquée, émue et révoltée par ce que je découvrais. Et aujourd'hui, rien n'a changé...

Lamothe en apprenait autant que moi et il s'est vraiment rendu très loin pour recueillir les propos des gens. Plusieurs de ceux que nous avons interviewés faisaient partie des derniers sages. Il y en a encore quelques-uns, mais le savoir que possédaient les autochtones de cette époque était d'une richesse incomparable. Lamothe savait comment approcher les gens, il les laissait parler et la personne interviewée était emportée dans son discours par sa langue et sa façon de penser. Le film se bâtissait autour de ces récits, partant d'une question d'Arthur et d'une réponse qu'il laissait venir sans jamais l'influencer. Il ne concevait pas son travail dans l'esprit des émissions de télé, il se documentait énormément et était très respectueux des gens qu'il abordait. Je crois que s'il est apte à les comprendre, c'est qu'il a un peu le même type d'intelligence qu'eux, car il ne faut pas oublier que, lui aussi, ses origines sont liées à la terre.

En terminant, je dirais que les documentaires de Lamothe constituent en fait l'histoire qu'on aurait dû m'apprendre à l'école. Aujourd'hui, ses films sont comme des albums de photos ou des albums-souvenirs. Ce que je souhaiterais, c'est qu'ils soient intégrés à l'enseignement de la culture dans les écoles des communautés autochtones afin que les jeunes apprennent ce que je n'ai pas appris à leur âge. Pour qu'ils puissent se rattacher à quelque chose, qu'ils ne soient pas laissés dans le vide. Il faut qu'ils se réapproprient leur identité, qu'ils aient des attaches. On ne peut pas voguer sans arrêt entre deux identités, ce n'est pas possible. Selon moi, ces films devraient être conservés très précieusement, tant dans les archives que dans les écoles. Nous devons faire en sorte qu'ils demeurent vivants... On a beau constater qu'une culture se perd, sans « album-souvenir », comment remédier à cette perte ? Or, c'est ce qu'Arthur Lamothe nous a légué. Il a aussi élargi mes propres horizons et je me sens très privilégiée d'avoir travaillé à ses côtés. Je lui en serai éternellement reconnaissante. 27